





Jérôme Onof

**λ 547**

Roman

Tous droits réservés Jérôme ONOF  
ISBN 978-2-9534701-9-2

## DU MÊME AUTEUR

### Autoédition :

Le déclic 2013  
1, 2, 3... macchabées 2010  
Mabouls de cristal 2009  
Les plieurs d'espace 2006  
Un macchabée après l'autre 2005  
Un siècle à la seconde 2003

### Email et site de l'auteur :

[auteur@jerome-onof.fr](mailto:auteur@jerome-onof.fr)

<http://jerome-onof.fr/>



## Sommaire

I.	Cinq .....	9
II.	Quatre .....	11
III.	Trois.....	15
IV.	Deux .....	19
V.	Un.....	23
VI.	Zéro .....	29
VII.	Adieu .....	43
VIII.	L'Homme des Ténèbres.....	49
IX.	Paix à son âme.....	57
X.	Blemmodaltodyschromatopsie, ou pas ? .....	71
XI.	Tourne le vent .....	83
XII.	Baptême du feu .....	89
XIII.	Boîte à souvenirs .....	101
XIV.	Virage .....	107
XV.	La bonne résolution .....	117
XVI.	$\lambda$ (lambda).....	121
XVII.	À la chasse .....	131
XVIII.	La couleur de l'argent.....	133
XIX.	RàZ .....	163
XX.	Mauvais tain.....	167
XXI.	Les bons clients .....	185
XXII.	Renaissance.....	203
XXIII.	Démission .....	229
XXIV.	Écart de conduite.....	241
XXV.	Un revenant et demi .....	257

XXVI.	Bonheur furtif ou solitude sans fin ? .....	261
XXVII.	Le demi-revenant.....	263
XXVIII.	Veuf tout neuf.....	273
XXIX.	Bis repetita (non) placent .....	291
XXX.	Cauchemar .....	297
XXXI.	Surprise .....	309
XXXII.	Retranchement.....	313
XXXIII.	Le destin serait-il bon ?.....	315
XXXIV.	Retour du nectar .....	325
XXXV.	T6.....	335

## I. Cinq

« Fourberie ! » râlait souvent mon voisin de palier au sujet de tout et de rien, de la politique, des jeux d'argent et du massacre des bébés phoques en Terre Adélie.

Il est mort ce matin, je m'y attendais ; par défenestration, je n'aurais pas parié ; depuis le dixième étage, il avait toutes les chances de gagner. Dans son appartement, la police a trouvé une lettre de main de femme expliquant qu'il se faisait jeter. Il l'a pris au sens propre et a fait le plongeon. Se saborder et couler à pic parce qu'on se fait larguer, quelle drôle d'idée ! Si j'avais réagi de la sorte à chacune de mes contrariétés existentielles, j'aurais déjà eu l'occasion de chuter d'une bonne centaine d'étages. « Fourberie de vie ! » aurait-il pu conclure avant de sauter... Et j'aurais renchéri, car la mienne, dans le genre, n'est pas mal non plus.

J'ai le cheveu court et brun, l'iris du même ton, la taille un soupçon au-dessus de la moyenne et le poids un peu en dessous. J'ai quarante ans, mon prénom est Jean-Baptiste. Ma mère l'a choisi en mémoire de Poquelin<sup>1</sup> dont elle connaissait par cœur des dizaines de répliques. Elle en faisait souvent usage, toujours à bon escient, pour illustrer la vie et expliquer les comportements. Elle avait pour lui de la vénération. Eût-elle été sa contemporaine, on l'aurait retrouvée à

---

<sup>1</sup> Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière

tous ses spectacles, groupie du premier rang, les seins écrasés contre la barrière, hystérique, les cheveux en bataille, les bras tendus, les joues humides et la culotte aussi. Pardon, Maman, pour cette pensée graveleuse, mais j'aurais eu honte, assurément. À n'en pas douter, tu m'aurais sapé et coiffé à l'image de ton idole, grosses boucles sur les brodequins et frisettes sur les oreilles.

En vérité, il ne m'aurait pas déplu de lui ressembler, godasses et tignasse exceptées. Ma vie aurait été un théâtre, et moi un auteur artiste comédien. J'aurais écrit des pièces et fait la roue au milieu de ma troupe, j'aurais fait rire et pleurer, on se serait levé pour me lancer des fleurs ou des tomates, on m'aurait encensé ou incendié, je me serais exhibé, on m'aurait applaudi, on m'aurait hué. J'ai un peu marché dans ses pas : j'ai souvent porté un masque pour jouer un rôle, j'ai enchaîné les farces et les tragédies... mais la similitude s'arrête là. Je n'écris pas toujours mes textes et je ne grimpe pas sur des planches. Je sillonne la foule et j'improvise en one man show. Et si parfois j'attrape un bras, par désir ou par calcul, pour un mot, une réplique, un acte, une seconde, un jour, deux années, je finis toujours par devoir le lâcher, car la fin est toujours la même, inéluctablement. Des tableaux qui s'enchaînent, de rares moments heureux, et partout autour de moi des morts si nombreux...

-oOo-

## II. Quatre

Je m'appelle Jean-Baptiste. J'ai neuf ans. Je ne suis pas très grand pour mon âge, mais Maman dit que je ne dois pas m'inquiéter, que je n'ai pas fini de pousser. Elle dit que ma taille lui importe peu, de toute façon, et qu'elle m'aime tel que je suis. Une mère est prête à dire n'importe quoi pour ménager son enfant :

« Si je n'avais qu'un œil au milieu du front, pas de bras et plein de boutons, et que je pouvais jouer dans des films d'horreur sans maquillage ni déguisement, tu m'aimerais quand même et tu continuerais de jurer que je ne suis pas moche... »

Elle rit. Elle me prend les mains et souffle doucement sur mes yeux. Elle me dit que tout va bien, que j'ai tout ce qu'il faut aux bons endroits et une peau de pêche. Pour la peau, j'imagine que c'est un compliment. Elle ajoute que je suis beau et aussi très brillant :

« Plus encore qu'Esteban, qui était si intelligent. Oh ! oui, il l'était tellement que je me sentais sotte quand j'étais avec lui... »

Je ne sais pas comment c'est possible, car Maman est sacrément futée et instruite. Ça me suffirait d'être comme elle, mais je suis quand même content qu'elle me compare à mon père. Il était balèze. Il était ingénieur en chef. Il construisait des usines grandes comme des villes. Il portait un casque

blanc et une combinaison orange. Il était musclé comme Superman. Il ne savait pas voler, évidemment, mais il faisait travailler plein de gens, un peu comme le directeur du Daily Planet<sup>2</sup>. Tant mieux si je suis fort comme lui, parce que plus tard, je veux être pompier. Et pour être pompier, il ne faut pas être crétin ni rabougri.

« Le français et les mathématiques sont des matières primordiales, c'est entendu, mais il ne faut pas négliger les autres, précise Maman. Toute connaissance est importante, car l'intelligence pure ne suffit pas. »

Je voudrais bien la croire sur parole, mais je ne comprends pas pourquoi savoir compter en parlant bien et en connaissant par cœur toutes les rivières du monde permet de mieux grimper à la grande échelle pour viser les flammes avec une lance à incendie :

« C'est quoi, l'intelligence pure ?

— Un peu comme l'eau qui jaillit de la montagne, m'explique-t-elle. Au début, elle n'est qu'un filet, elle est fraîche et contient peu de choses en dehors de sels minéraux, mais plus elle descend, plus elle se réchauffe, plus son cours s'agrandit grâce aux pluies et aux autres cours d'eau, plus elle se charge d'alluvions et de sédiments, plus elle est capable de servir la nature. »

On habite pas très loin d'une rivière. On va parfois se promener sur le chemin qui la longe. À certains endroits, la berge descend sur des bords de galets. On y trouve des petits cailloux plats. Maman s'assied derrière moi avec un livre. Je me place au bord de l'eau pour faire des ricochets. Autant dire que je la regarde de près, la rivière, quand je la vise. À voir ce qui flotte parfois à la surface, j'imagine ce qui nage dedans, et je me dis que je préfère l'intelligence pure même si elle est moins capable de servir la nature, parce que c'est moins dégoûtant. Mais je ne veux pas décevoir Maman, alors j'écoute l'institutrice et je fais mes devoirs. Je suis troisième

---

<sup>2</sup> journal pour lequel travaille Superman

de la classe. J'ai des bonnes notes partout sauf en expression artistique. En dessin, passe encore : avec un crayon, je me débrouille plutôt bien, pour un arbre, une maison, une voiture. Par contre, c'est la catastrophe avec un pinceau et de la peinture. Je ne sais pas mélanger les couleurs. Il paraît pourtant que c'est facile. C'est sûrement vrai, vu que même mes copains les plus idiots y parviennent.

-oOo-



### III. Trois

Sur une note poétique, je compte dix printemps puis trente automnes. Je suis passé de l'une à l'autre des deux saisons en un clignement de paupières, sans transition. Autour de moi, la nature verdoyait, explosait de bourgeons et sentait le seringat ; j'ai fermé les yeux le temps d'un soupir ; quand je les ai rouverts, la terre était jonchée de feuilles mortes et exhalait des relents de décomposition.

À la mode cocktail : trois volumes de purgatoire avec un zeste d'enfer sous un volume de paradis, sans shaker ni cuillère, ni paille pour aspirer où on a envie ; un premier quart doux et sucré dont je me suis délecté avec naïveté sans me douter que le reste serait plein d'amertume et source de mauvaise ébriété ; au passage, l'agression des papilles, le cerveau qui déraile, la raison qui vacille, la griserie qui se commue en folie ; des titubements, des pertes d'équilibre, et partout des éléphants jaunes, verts, rouges, noirs, mais jamais roses. Je n'ai jamais dessaoulé. J'ai quand même fini par m'y habituer, comme l'ivrogne à ses deux grammes quotidiens, et par reprendre le contrôle de mon centre de gravité. Comme j'aimerais pourtant retrouver des pachydermes la robe grise et sur mes papilles la saveur de la première gorgée, pouvoir organiser le contenu de mon verre, jouer sur les proportions, panacher, choisir quand laisser parler mes hallucinations et décider quand les faire taire, mais la bouteille de nectar a

disparu tandis que l'autre continue de couler, accentuant jour après jour le déséquilibre de ce mauvais breuvage.

Enfin sur le plan humain, mon existence débute par vingt-cinq pour cent d'amour et d'innocence. Ensuite, encore des sentiments sans doute, mais plus de candeur : seulement de l'espoir, de la déception, de la colère, de la tristesse, un peu de joie, de la satisfaction parfois, du dépit souvent, de l'horreur, de la peur... Jamais de haine cependant, juste un peu de mépris ; pas d'antipathie mais pas de pitié non plus ; pas de convoitise, seulement du pragmatisme. En résumé, rien d'extraordinaire et surtout rien de dangereux pour autrui. Pourtant, on m'a durement jugé. On m'a rangé du côté des méchants. On a voulu m'enfermer et me faire disparaître alors que je suis innocent. Mais devrais-je en être surpris ? Avoir un cerveau n'a jamais été synonyme d'ouverture d'esprit, en témoigne Sapiens, ainsi en était-il certainement d'Erectus puis d'Habilis, ainsi en sera-t-il probablement d'Empathicus ou d'Altericus, le prochain. L'homme grandit plus vite qu'il ne s'élève. Il se retranche toujours derrière des postulats pour se rassurer face à l'inconnu, l'implicite et la nouveauté. Parce qu'il butte du regard sur la ligne d'horizon et qu'il ne sait pas affronter les océans pour aller voir au-delà, il décrète que la terre est une galette. Il imagine les dieux au-dessus des nuages pour expliquer les éclairs qu'il reçoit sur la tête. Il crée le diable pour envoyer son prochain au bûcher sans maltraiter sa conscience. Il fait abjurer Galilée pour sa théorie héliocentrique. Il croit au triangle des Bermudes. Il invente l'enfant indigo et l'hypersensibilité pour ne pas avoir à parler du handicap de sa progéniture. Il affirme ne savoir utiliser que dix pour cent des capacités de son cerveau, que c'est une question de patience et d'évolution ; c'est surtout tellement confortable, quand on est seulement un homme, micro<sup>3</sup>-poussière sur Terre, elle-

---

<sup>3</sup> millionième de mètre (10<sup>-6</sup> mètre)

même yocto<sup>4</sup>-poussière ou encore moins dans l'univers, de croire qu'on en a encore largement sous le pied et de rêver qu'un jour on sera Superman. Quant à moi, parce que j'ai parfois manqué de prudence ou de discrétion, il m'a suspecté d'avoir les canines pointues et a voulu m'enfoncer un pieu dans le buffet.

Je ne peux pas en vouloir à ceux qui ont rêvé de m'exorciser. Ils m'ont observé à distance, selon un angle de vue imparfait, comment pouvaient-ils bien me percevoir, alors que je jouis d'une perspective imprenable sur ma personne, mais que je n'ai jamais compris moi-même comment je fonctionne ?

-oOo-

---

<sup>4</sup> quadrillionième de mètre ( $10^{-24}$  mètre)



## IV. Deux

Les couleurs qu'on touille pour en obtenir d'autres s'appellent les primaires. Elles sont trois : le jaune, le cyan et le magenta. Jaune primaire, tout le monde connaît : c'est celui des boutons d'or, des poussins et des pissenlits. Le cyan et le magenta sont moches. Ils n'existent pas en vrai dans la nature. Cyan, c'est la couleur du ciel quand il fait très beau, mais seulement dans les films et sur les cartes postales. Magenta est une espèce de rose comme celui qu'adorent les filles. Avec ces trois-là, on fait toutes les autres. Si on utilise la même quantité de jaune et de magenta, on fabrique de l'orange, avec du magenta et du cyan, du violet, et avec du jaune et du cyan, du vert grenouille de dessin animé. Eh bien pour moi, ça reste de la théorie. Quand je touille du jaune et du cyan pour faire du vert, j'obtiens une couleur dont personne ne voudrait, même pour repeindre une vieille pou-belle. J'ai beau m'appliquer, me concentrer, y aller doucement avec la gouache, il se passe toujours la même chose : au début, la couleur n'est pas celle que je veux fabriquer, et d'un coup elle devient horrible alors que je n'ai presque rien ajouté. Après, elle est impossible à rectifier, et au final il reste sur ma palette un marron dégoûtant façon crotte de chien. Pas grave, j'ai trouvé une parade : pour peindre, je me limite aux couleurs primaires en faisant gaffe qu'elles ne se touchent pas, mais forcément, le résultat n'est pas génial.

« On croirait du Andy Warhol débutant, dit Maman en riant. Mais ne t'en fais pas, mon chéri, c'est ainsi que ça se passe sur terre : il y a ceux qui produisent et ceux qui utilisent. De la même façon que certains ont l'art et la manière de marier les couleurs pour t'en faire profiter, toi aussi, un jour, tu fabriqueras pour les autres ou tu feras fabriquer, car c'est toi qui sauras comment faire, et les autres seront obligés de te demander. »

J'ai cherché Handi-Ouarol sur internet. Je m'attendais à tomber sur des artistes sans bras qui se débrouillent avec leur bouche ou leurs pieds. J'ai seulement trouvé un peintre qui porte presque le même nom. C'est de lui dont Maman devait parler, ses tableaux ressemblent aux miens, ils ne sont pas très beaux. Maman a raison de me comparer à lui. On voit vraiment n'importe quoi sur internet, j'ai toutes mes chances de devenir célèbre. En attendant, je me fiche de ne pas savoir colorier autrement qu'en jaune pissenlit, rose fille et bleu ciel, car Julie trouve mes peintures « super-jolies ».

Julie est assise devant moi en classe. Je ne connais pas pire menteuse. Elle est folle amoureuse de moi alors elle évite de me faire de la peine. Elle se comporte comme le ferait Maman si j'avais un seul œil, des boutons et pas de bras. La différence entre elles deux est que Julie pourrait dire tout ce qu'elle veut au sujet de mes peintures, ça ne me ferait ni chaud ni froid parce que je sais qu'elles sont vraiment horribles. Si Julie n'était pas amoureuse, si elle me détestait, elle les regarderait seulement si on la torturait et elle dirait : « C'est nase comme le slip de mon frère et moche comme du vomi ! » ou un truc dans le genre. Elle n'a pas de frère mais elle connaît des tonnes d'expressions rigolotes. Elle me fait bien rigoler. Si elle ne m'aimait pas, elle ne dirait pas en clignant des paupières : « C'est magnifique, Jean-Baptiste, ça me plaît tellement, je te le jure sur la tête de ma mère... » Elle jure mais elle ment. Sur la tête de sa mère, en plus, c'est gonflé.

Ça ne me dérange pas qu'elle mente au sujet de mes mochetés. Julie, je l'aime bien aussi, alors je la laisse dire. Elle habite dans une maison d'enfer trois fois plus grande que la nôtre. Elle a les yeux verts et de longs cheveux bruns. En classe, quand elle a sa tresse sur le côté, je vois son cou. C'est sympa. Elle le fait exprès pour moi. Elle me l'a dit. Elle m'a dit aussi, que si ça m'intéresse, on pourrait bientôt s'embrasser sur la bouche, et que si ça se passe bien, elle me laissera l'embrasser dans le cou, que c'est l'ordre normal pour les baisers entre amoureux. Je pensais que c'était l'inverse, que sur la bouche, c'était plus sexuel que dans le cou, je le lui ai dit, elle m'a répondu que les garçons n'y connaissent rien. Pour l'instant, elle préfère qu'on ne s'embrasse pas, même sur la bouche. Elle a perdu des dents de lait il n'y a pas longtemps, les deux pointues en même temps. Au début, quand elle souriait, elle ressemblait à l'inverse d'un vampire. C'est moi qui ai trouvé l'idée. Les copains se sont bien marrés. Ça se voit encore un peu parce que les nouvelles dents n'ont pas encore complètement repoussé. Elle se trouve « af-freu-se ». Ça lui donne un air de femme pirate. Et c'est faux qu'elle est affreuse. Elle est vraiment très jolie. Je ne raconte pas d'histoire à son sujet, pas comme elle avec mes peintures. Je dis seulement la vérité. La preuve : mes copains sont tous jaloux qu'elle soit ma copine. Ils sont même prêts à me refiler leur argent de poche pour que je lui parle d'eux. Et des copains, sans mentir, j'en ai plein.

-oOo-



## V. Un

Ignorer les rouages d'une mécanique ne rend pas inapte à la faire fonctionner. Maîtriser un logiciel, soit-il le plus élaboré et le plus sophistiqué, ne passe pas par la connaissance de la microélectronique, de l'hexadécimal, du booléen, de l'algorithmique et des langages de programmation, mais par du temps. Du temps de formation puis de pratique, du temps à rectifier ses erreurs, à faire, refaire, répéter, retenter. Du temps à découvrir, tester, rater, tester de nouveau, constater, rater encore, retenter et finalement conclure. Des années pour obtenir la spontanéité, le réflexe, la microseconde efficace qui permet de passer quasi instantanément de la cause à l'effet ; un menu, une commande, une combinaison de touches, une case à cocher, et sans surprise l'obtention du résultat.

Je suis à la fois l'opérateur averti et la boîte noire qui tait ses secrets. Je ne sais pas *pourquoi* ni *comment*, mais je sais parfaitement *quelle conséquence*. Je n'ai aucune idée de la matière qui me compose ni de l'énergie qui m'habite, mais je maîtrise désormais ce que les deux produisent en se combinant. Il est vrai que j'en use dans le sens de mes intérêts, mais suis-je pour autant mauvais ? On m'a catalogué sans nuance. « Nocif, délétère, diabolique, coupable !... » disait de moi un avocat en me désignant d'un bras tendu, les yeux ronds et les sourcils levés. Il n'était pas le mien, on s'en doute. Mais coupable de quoi précisément ? Tout au plus

d'un peu de calcul. Coupable un peu mais à l'origine de rien. Je n'ai jamais tué ni fait de mal au sens littéral.

Je profite seulement de la mort d'autrui.

La mort, immatérielle et omnipotente, à qui l'homme attribue tant de noms depuis la nuit des temps, la personnifiant, la figurant, lui prêtant des intentions et parfois des humeurs, peut-être pour mieux la conjurer ou mieux la fantasmer, la portant au rang de divinité pour les croyants ou la réduisant au néant pour les athées. La Camarde, la Faucheuse, Anubis, Thanatos ou encore Odin, de la terre au Paradis, de l'Enfer au Grand Rien, elle a fait près de cent-huit milliards de victimes depuis le commencement de l'humanité. Personne ne peut prévoir avec exactitude le moment où elle va sévir, sauf le médecin qui euthanasie, le meurtrier qui brûle une cervelle ou le suicidaire qui ne se loupe pas. Elle frappe quand elle veut, quand on ne l'attend pas, quand on ne l'attend plus, ou ne vient pas alors qu'on l'en supplie. Personne ne peut la voir, pas même les illuminés qui marchent aux hallucinogènes ni les arnaqueurs qui prétendent le contraire. On ne peut que la constater.

Mais si on peut la deviner lorsqu'elle est en approche, quel mal y a-t-il à essayer d'en tirer parti, pour autant que personne n'en pâtisse – en dehors du futur cadavre qui va y passer de toute façon –, ou alors à peine, et toujours indirectement ? Je n'ai jamais rien fait de plus. Je ne la favorise pas, elle n'en a nul besoin. Je ne l'attire pas, ni ne la repousse, ni ne l'interpelle en vue de tractations, toutes ses démarches seraient vaines, car elle reste sourde à tout. Rien ne l'influence, quoi qu'on en pense. Ni la détresse, ni le poison, ni l'espoir, ni le marabout, ni le vaccin. Elle définit son programme longtemps à l'avance et s'y tient. J'en ai une telle certitude que jamais je n'essaierais de monnayer l'influence de ma bosse pour la conjurer, je n'aurais pas l'air convaincu. D'autant que je n'ai pas la prétention de porter bonheur. De porter malheur non plus, d'ailleurs.

Je ne porte qu'un fardeau. Un fardeau à la fois cristallin et arc-en-ciel, immatériel et lourd, invisible et encombrant. J'ai l'air de marcher à votre côté, peut-être pas d'un pas léger, mais au moins sans carcan. En vérité, je me traîne dans une dimension parallèle où le temps semble long. J'existe dans un espace désertique et sans nom que j'arpente au jugé sans jamais y rencontrer qui que ce soit de semblable, un autre moi, quelqu'un qui se demanderait comme moi ce qu'il y fait. Nous avancerions de conserve, cherchant ensemble la solution. Je me sentirais moins seul, moins perdu aussi, dans cet univers qui se fiche des points cardinaux. Qu'importe la direction que j'emprunte : aucune perspective, jamais d'issue. Ma geôle est sans murs mais je ne parviens pas à m'en échapper. Je maudis le destin de m'y avoir enfermé.

Le destin, cette main gigantesque qui nous tient dans sa paume, cette puissance infinie dont nous sommes les jouets, qui nous fait un jour et nous défait le lendemain... Le destin, ce jumeau de la mort, dont j'ai vite compris que les choix étaient inéluctables comme le sont ceux de sa sœur, et qu'il était vain d'espérer pouvoir les changer. Ce fichu destin que j'ai imaginé s'attarder près de Maman tandis qu'elle se palpa le ventre en songeant à son bébé et à Poquelin...

« Molière, Molière, tsss ! soupirait-il devant mon berceau encore vide. La référence est aussi banale qu'éculée. Ne peut-on glisser un soupçon d'originalité dans la vie de l'enfant qui va naître en cherchant l'inspiration plus loin dans le passé ? Voyons... Oui ! ce spécimen-ci me semble parfait. Un peu vieux peut-être, l'ancien, avec ses deux mille ans, mais il s'appelle Jean, première cocasserie, et présente la seconde, fameuse, d'avoir "le Baptiste" comme surnom ! Jean le Baptiste... Oui, très bon choix, ce bonhomme qui annonçait la venue du Messie puis le baptisait sur les bords du Jourdain... Jourdain... Bon sang, Jourdain ! mais c'est bien

sûr ! Molière n'a-t-il pas choisi ce nom pour l'un de ses personnages<sup>5</sup> ? Ah foi de moi, je suis impayable ! »

C'était, bien entendu, supposer que le destin est doté d'un sacré sens de l'humour, d'autant plus hilarant qu'il a pris modèle sur le prophète pour faire de moi son contraire plutôt que sa réplique : Jean accueillait la vie en louant le Ciel tandis que je la regarde partir en maudissant l'univers ; sa spécialité était de bénir les fronts alors que la mienne serait plutôt l'extrême-onction.

En bref, autant de divergences avec le Baptiste qu'avec Poquelin. Un mélange des deux, et surtout de leurs contraires, y compris en termes de pérennité : ils vivent encore dans les mémoires après deux millénaires pour l'un et trois siècles pour l'autre, ce qui ne sera pas mon cas au lendemain de mon trépas, car personne n'aura à m'oublier.

Pour être oublié, il faut être connu. Pour être connu, il faut se montrer, marquer les esprits par de l'amour, de la vilénie, du louable, du pendable. J'ai essayé l'amour, plusieurs fois, mais ceux que j'ai aimés n'en ont jamais profité très longtemps, ils sont tous partis. Quant au reste, mes coups d'éclat n'ont jamais été que des huis clos, et mes petites gloires si anecdotiques que personne ne s'en souvient déjà plus. Je retournerai au néant par le corps mais aussi par l'esprit, que ce soit le mien ou celui d'autrui.

Baucoup angoissent à l'idée de disparaître complètement. De manière générale, mourir n'est pas génial en soi. Que dire alors de mourir aussi chez les autres ? C'est, en quelque sorte, vivre une forme de double peine à effet post-mortem. La perspective en est moche, certes, mais je ne l'appréhende pas : ne laisser aucune trace de mon passage sur terre ne m'effraie pas plus que la mort elle-même.

La seule contrariété qu'entretient l'éventualité de ma mort est celle de ne pas obtenir de réponse à cette question avant d'être emporté : ai-je une quelconque utilité ? Pas de

---

<sup>5</sup> Monsieur Jourdain, « Le bourgeois gentilhomme », Molière

grande prétention philosophique dans ce point d'interrogation, juste un souhait, celui de savoir à qui – en dehors de moi – ou à quoi peut servir ma particularité. Quand on se retrouve pour la première fois équipé d'un marteau et d'une boîte de pointes, on peut se satisfaire d'apprendre qu'on utilise l'un pour enfoncer les autres, mais n'est-il pas plus valorisant pour l'esprit de comprendre l'utilité du clou ? Voilà en deux mots le résumé de mon énigme. À quoi me servent-ils ? Pourquoi le destin me les a-t-il attribués ? S'il poursuit un dessein précis, qu'il me fournisse des indices sur le comment et le pourquoi de ce que je suis, lui qui m'a confié un rôle au titre d'une audition à laquelle je n'avais pas conscience de participer, lui qui m'a enfilé un costume absurde et mis entre les mains un texte dont je ne saisis pas un mot.

« Si le ciel me donne un avis, il faut qu'il parle un peu plus clairement, s'il veut que je l'entende.<sup>6</sup> » répondrais-je à ma mère si elle me demandait aujourd'hui ma citation préférée, car décidément, je ne comprends rien à ce qu'il me dit, et je n'ai toujours pas deviné ce qu'il attend de moi.

En allait-il autrement pour mes illustres ancêtres ? Au-delà des histoires racontées dans les livres, *Molière* était-il plus le choix de Poquelin, que *Le Baptiste* celui de Jean ? Ou l'inverse, ou ni l'un ni l'autre ? L'ascète et l'épicurien dominaient-ils leur vie complètement, un peu ou pas du tout ? Maîtrisaient-ils leur situation et leurs capacités, ou subissaient-ils les humeurs fantasques d'un destin omnipotent qui les faisait danser aux bouts de ficelles ? Quoi qu'il en fût pour eux, il en est pour moi que je ne contrôle rien et que je ne sais pas comment me rendre utile. Alors aussi vrai que la terre était plate, que les sorcières existaient, que la terre figurait le centre de l'univers et qu'il me reste quatre-vingt-dix pour cent de mon cerveau à exploiter, la vie n'est qu'une

---

<sup>6</sup> Dom Juan, Molière, Acte V, scène 4

parenthèse au milieu du néant, et le destin une puissance perfide, en témoignent ceux qu'il a laissés la mort faucher autour de moi en dépit de toute logique.

Le destin, tu n'y croyais pas, Maman. Tu disais qu'on ne faisait pas toujours ce qu'on voulait de sa vie, y compris lorsqu'on mettait toutes les chances de son côté, mais qu'il fallait toujours tout faire pour bien l'orienter, qu'on pouvait y parvenir à force d'assiduité. Et si tu te trompais ? Vois-tu, Maman, j'ai cherché à suivre ton conseil, j'ai toujours été à l'affût des bonnes orientations, mais le résultat n'est pas probant : moi qui rêvais d'être pompier pour éteindre des incendies et sauver des gens, je n'ai jamais rien fait d'autre que regarder brûler les premiers et s'éteindre les seconds. Par contre, tu avais raison, Maman, de te mettre en colère quand je dévalais en chaussettes notre escalier de bois vernis ; tu m'accueillais au pied des marches, pâle et furieuse, me conjurant de ne pas recommencer, m'ordonnant de les descendre une par une, en chaussures ou pieds nus, me reprochant de te faire des frayeurs, me menaçant de ne pas me ramasser le jour où je me retrouverai en morceaux au rez-de-chaussée, et qu'alors je ne serai pas fier. J'aurais dû t'écouter.

-oOo-